



ÉLODIE LESOURD ELEVENTH WALK

EXPOSITION DU 22 FÉVRIER AU 16 MARS 2014

L'exposition *Eleventh Walk (onzième promenade)* propose une réflexion sur les conditions de création nécessitant un exil. Imaginant une suite aux *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau, Élodie Lesourd prend la forêt comme le lieu fantasmé d'une quête romantique où se croisent les expériences les plus mystiques, la littérature et le black metal.

Performance lundi 10 mars à 18h30 et rencontre avec l'artiste

Les performances d'Élodie Lesourd sont le prolongement musical des réflexions mises en place dans son travail plastique. Au Quartier, elle explore les sonorités rugueuses comme vecteurs de déconstruction de genres singuliers.

En partenariat avec Polarité[S], dans le cadre du festival Les Hivernautes
Gratuit / Durée 1 h

La Forêt d'en haut, 2014

Cette installation faite d'aluminium adhésif s'étend sur l'ensemble de l'espace du Project Room. Une première version reliait différentes œuvres inspirées du black metal, en renvoyant dos à dos leurs symboles. Mis à nu, il révèle un motif de boiserie chinois prélevé sur un portrait photographique du célèbre archéologue et poète Victor Segalen, et devient ainsi une extension spatiale de la pensée en rhizome (ce concept élaboré par Deleuze et Guattari oppose au modèle hiérarchique des connexions infinies). Elodie Lesourd associe la forêt d'Huelgoat, lieu de la mort accidentelle et mystérieuse de Segalen aux cultes nocturnes qui y ont été pratiqués par le groupe d'adolescents du mouvement « True Armorik Black Metal ». Cette forêt légendaire devient un lieu de rencontre de la littérature, de la musique et de l'ethnographie tout en évoquant simultanément la promenade, l'errance et le péril. De manière provocante, l'artiste utilise le svastika, un symbole chargé idéologiquement qui rappelle les dérives fasciste du mouvement musical, pour en redéployer la polysémie : symbole d'éternité dans les cultures orientales il s'étend ici de manière tentaculaire.

Élodie Lesourd développe depuis une dizaine d'années un travail pictural inspiré de l'univers du rock dont elle manipule les codes et les symboles. Elle s'est fait connaître par sa série de peintures hyperrockalistes qui représentent des traces d'installations liées à cette musique dans un style hyperréaliste. En figeant des fragments d'installations d'autres artistes, elle interroge la pérennité de l'œuvre, sa documentation, son archive.

Pour le Project Room, Élodie Lesourd propose une exposition inspirée du black metal, une forme plus marginale du rock, qu'elle confronte à l'art, son histoire et ses institutions. Ce mouvement musical, aux sonorités agressives, s'est développé dans les pays scandinaves au début des années 90 et déploie un imaginaire très sombre voire macabre autour de thématiques liées à l'isolement, la folie et le repli. Si certains groupes s'inspirent de mythologie et de paganisme, allant jusqu'à prôner des idées ouvertement fascistes, d'autres trouvent une ouverture vers le nihilisme et les philosophies orientales. Malgré ses dérives, cette musique s'est popularisée formant une contre-culture rebelle souvent adolescente, et une source de réflexion et d'inspiration pour une jeune génération d'artistes. Baignée par cette culture musicale et ses codes visuels, Élodie Lesourd s'en sert pour nourrir une pratique artistique et opérer des rapprochements formels et sémantiques. Reprenant notamment des matériaux censurés, Élodie Lesourd revendique la liberté d'usage de ces formes tout en les accompagnant de nombreuses sources et références croisées. Cette approche transgressive ne manque pas de générer un certain nombre de questions pour l'institution qui a choisi de l'inviter.

Le projet d'Élodie Lesourd est conçu en trois volets qui expérimentent différentes configurations d'accrochage. Les œuvres exposées font référence à la culture black metal en mettant en exergue des symboles, des rituels ou des propos blasphématoires parfois très polémiques. L'artiste s'approprie ainsi des symboles qu'elle fait migrer dans le champ de l'art contemporain, en leur appliquant ses codes : installation d'objet détournés (des médiateurs de guitare), tableaux « conceptuels » constitués de lettrages inversés, ou sculptures murales « informelles » réalisées en résine. Chaque pièce devient le prétexte d'un apprentissage technique et d'une mise en œuvre laborieuse, dont le résultat, impeccable, rappelle l'univers visuel de référence tout en flattant le regard. Ainsi le traitement plastique propose moins une distanciation qu'un prolongement et interroge, de ce fait, l'ambiguïté des signes agencés, entre détournement et choc visuel. En ce sens, le travail d'Élodie Lesourd n'est pas « critique », il ne dénonce pas, mais il agence, il déplace, il réfléchit ses propres conditions d'émergence. Toutefois, il peut également être lu comme une provocation, et si l'intention de l'artiste n'est pas subversive au départ, cet effet peut aussi servir de levier pour en saisir les enjeux.

L'installation, à la fois décorative et tentaculaire, conduit ainsi à réfléchir sur les limites de l'œuvre d'art : de son habillage textuel (titre, cartel...) qui informe le regard ou le détourne de ce qu'il voit, à son cadre idéologique qu'il s'agisse de ses références ou de son contexte de présentation... Mêlant sources savantes et populaires, les œuvres d'Élodie Lesourd constituent de véritables pièges pour le regard et deviennent le support d'une réflexion sur la manière dont notre regard est séduit, éduqué, conditionné ou alerté.

Victor Segalen (1878 – 1919)

